

Sous la direction de
Yves Citton

L'économie de l'attention

Nouvel horizon
du capitalisme ?

Chapitre 1

Le capitalisme comme crise permanente de l'attention

Jonathan Crary

Nos façons d'écouter, de regarder et de nous concentrer sur un certain objet d'attention ont un caractère profondément historique¹. En effet, qu'il s'agisse de notre manière de nous comporter devant l'écran de notre ordinateur ou d'assister à un opéra, d'accomplir certaines tâches productives, créatives ou pédagogiques, ou encore d'exécuter plus passivement des activités routinières – conduire une voiture ou regarder la télévision –, nous nous trouvons dans un registre d'expériences contemporaines qui exige que nous neutralisions ou excluions de notre conscience une grande partie de notre environnement immédiat. Ce qui m'intéressera dans les pages qui suivent, c'est la façon dont la modernité occidentale, depuis le XIX^e siècle, exige que les individus se définissent et se forment selon leur capacité à « prêter attention », c'est-à-dire à se dégager d'un champ d'attraction plus large, qu'il soit visuel ou sonore, de façon à s'isoler ou à se focaliser sur un nombre réduit de stimuli. Que nos vies soient ainsi essentiellement un assemblage de ces états déconnectés n'est pas une prédisposition « naturelle », mais plutôt le résultat d'un remaniement important et puissant de la subjectivité humaine en

¹ Cet article reprend différents passages de l'introduction et du premier chapitre du livre *Suspensions of Perception. Attention, Spectacle and Modern Culture*, MIT Press, Cambridge, MA, 1999. Les coupes ont été signalées ; certaines notes ont été supprimées ou abrégées. Une traduction française de l'intégralité de cet ouvrage essentiel est en préparation pour 2015 aux éditions Dehors (Ndt).



La Découverte

9 bis, rue Abel-Hovelacque
75013 Paris

151 - A

Occident, opéré au cours des cent cinquante dernières années. À cet égard, il est significatif que, depuis la fin du xx^e siècle, un des aspects de cette énorme crise sociale de décomposition subjective soit métaphoriquement diagnostiqué comme un « déficit d'attention ».

Une révolution permanente des moyens de perception

Beaucoup d'analyses critiques et historiques menées au cours du xx^e siècle sur la subjectivité moderne sont basées sur l'idée, articulée par Walter Benjamin entre autres, d'une « réception en état de distraction » – idée qui a forgé l'hypothèse très répandue que, depuis le milieu du xix^e siècle, la perception se caractériserait fondamentalement par des expériences de fragmentation, de choc et de dispersion. Je soutiens toutefois que la distraction moderne ne peut être réellement comprise que dans sa relation réciproque avec la montée des normes et des pratiques de l'attention. Cela implique d'explorer l'intersection paradoxale qui s'est établie sous différents aspects, depuis la fin du xix^e siècle, entre l'impératif d'une attention concentrée dans l'organisation disciplinaire du travail, de l'éducation et de la consommation de masse, et l'idéal d'une attention soutenue comme élément constitutif d'une subjectivité libre et créative. Certains objecteront sans doute que cela conduit à comparer des notions d'attention qualitativement très différentes : ainsi, un individu cultivé contemplant une grande œuvre d'art pourrait bien n'avoir que peu, voire rien, en commun avec un ouvrier d'usine se concentrant sur l'exécution d'une tâche répétitive. J'aimerais suggérer toutefois qu'à la fin du xix^e siècle la possibilité même de conceptualiser une perception esthétique purifiée est inséparable des processus de modernisation qui ont fait du problème de l'attention une question centrale dans les nouvelles constructions institutionnelles d'une subjectivité productive et contrôlée. J'espère aider à comprendre de quelles façons les expériences modernes de séparation sociale et d'autonomie subjective sont entremêlées dans les espoirs d'accomplissement, les limites ambivalentes et les échecs d'un individu attentif.

Mon travail tente d'esquisser quelques grandes lignes d'une généalogie de l'attention depuis le xix^e siècle et de détailler son rôle dans la modernisation de la subjectivité. Plus concrètement, il examine comment les conceptions de la perception et de l'attention se sont transformées à la fin du xix^e siècle, parallèlement à l'émergence de nouvelles formes techniques du spectacle, de l'affichage, de la projection, de l'attraction et de l'enregistrement. J'essaie de décrire les façons dont de nouveaux savoirs sur le comportement et sur la constitution d'un sujet humain ont coïncidé avec des changements sociaux et économiques, avec de nouvelles pratiques de la représentation, et avec une réorganisation radicale de la culture audiovisuelle. Mon étude propose donc une perspective inédite pour repérer une crise généralisée de la perception qui s'est déroulée dans les années 1880 et 1890, afin d'indiquer comment la notion contestée d'attention s'est trouvée au cœur d'un large éventail d'enjeux sociaux, philosophiques et esthétiques appartenant à cette période, ainsi que, indirectement, au cœur de développements ultérieurs observables durant tout le xx^e siècle.

Plusieurs raisons expliquent l'importance du problème de l'attention pour recadrer toute une série d'objets propres à cette période historique. L'attention, conçue comme une constellation de textes et de pratiques, est bien davantage qu'une simple question de contemplation [gaze], de regard, ou de sujet réduit au rôle de spectateur. L'attention permet à la problématique de la perception de s'extraire de son association facile avec des questions de visualité : le problème moderne de l'attention englobe un ensemble de termes et de positions qui ne peuvent se réduire à des questions d'optique. Au cours des dernières années, l'inflation d'études sur la visualité a trop souvent représenté la vision comme un problème autonome, qui se justifie par lui-même. Privilégier la catégorie du visuel entraîne le risque d'ignorer les forces de spécialisation et de séparation qui ont permis à une telle notion d'être aujourd'hui un concept intellectuellement recevable. Une très grande partie de ce qui semble constituer le domaine du visuel est un effet d'autres sortes de tensions et de rapports de pouvoir. En même temps, le « visuel » peut facilement dévier vers un modèle

151-B

de perception et de subjectivité coupé des notions plus riches et plus historiquement déterminées d'« incorporation » [*embodiment*], dans lequel un sujet « corporé » est tout autant perçu comme le lieu d'opérations de pouvoir que comme le détenteur d'un certain potentiel de résistance. À l'heure actuelle, affirmer la place centrale ou l'« hégémonie » de la vision dans la modernité du xx^e siècle n'a plus guère de valeur, ni même de sens. En réalité, la culture du spectacle n'est pas fondée sur la nécessité de pousser le sujet à voir, mais plutôt sur des stratégies par lesquelles les individus sont isolés, séparés, et conduits à *habiter le temps* sur le mode de l'impuissance. De même, les contre-formes d'attention ne sont ni exclusivement ni essentiellement visuelles, mais sont plutôt constituées comme d'autres temporalités et états cognitifs, tels ceux de la transe ou de la réverie. [...]

Depuis la fin du xix^e siècle, et de façon encore accélérée durant les trois dernières décennies, le capitalisme moderne a généré une incessante re-création des conditions de l'expérience sensorielle, dans ce qui pourrait être considéré comme une révolution permanente des moyens de perception. Pendant les cent dernières années, les modalités de perception ont été (et continuent d'être) dans un état de transformation perpétuelle ou, comme certains pourraient le prétendre, dans un état de « crise ». Si une constante caractérisait la vision au cours du xx^e siècle, c'est bien de n'avoir aucune particularité durable : la vision s'inscrit plutôt dans un modèle d'adaptabilité aux nouvelles relations technologiques, aux nouvelles configurations sociales et aux nouveaux impératifs économiques. Ce que nous désignons familièrement comme, par exemple, le cinéma, la photographie et la télévision, ce sont des éléments transitoires au sein d'une séquence, en accélération croissante, de déplacements et d'obsolescences, emportée par les opérations délirantes de la modernisation.

Au moment où la logique dynamique du capital a commencé à radicalement saper n'importe quelle structure stable ou durable de la perception, cette logique a tenté d'imposer un régime disciplinaire de l'attention. De fait, c'est à la fin du xix^e siècle, dans les sciences humaines et plus particulièrement dans le domaine naissant de la psychologie scientifique, que le *problème de l'attention*

est devenu une question fondamentale [Crary, 1989, 1994, 1998]. Son importance a été directement liée à l'émergence d'un espace social, urbain, psychique et industriel de plus en plus saturé de stimuli sensoriels. L'inattention, spécialement dans le contexte des nouvelles formes de production industrielle à grande échelle, a commencé à être traitée comme un danger et un problème sérieux, alors même que c'étaient les nouveaux dispositifs de production modernisée qui généraient de l'inattention². Il est possible de considérer comme un aspect crucial de la modernité cette crise permanente de l'attention, par laquelle les configurations changeantes du capitalisme repoussent toujours plus loin les limites de l'attention et de la distraction, avec une séquence sans fin de nouveaux produits, de nouvelles sources de stimulation et de nouveaux flux d'information, auxquels tentent de répondre de nouvelles méthodes de gestion et de régulation de la perception. Gianni Vattimo a noté que « l'intensification des phénomènes de communication et la circulation toujours plus importante de l'information [...] ne sont pas simplement des aspects parmi d'autres de la modernisation : ils en sont, d'une certaine façon, le centre et en donnent le véritable sens » [Vattimo, 1992, p. 14-15]. L'attention comme problème historique n'est toutefois pas réductible aux stratégies de discipline sociale. En même temps que les sujets se trouvaient redéfinis par leurs capacités d'attention, ils se révélaient incapables de se conformer aux impératifs disciplinaires qu'ils se voyaient imposés. [...]

L'attention des laboratoires

Le modèle d'un observateur attentif qui a dominé les sciences empiriques depuis les années 1880 est inséparable d'une conception radicalement transformée de ce qui constitue la

2 Marx discute la façon dont, même avant les années 1840, les industriels ont compris que « l'étendue de la vigilance et de l'attention de la part des ouvriers n'était que très peu augmentable » et que le raccourcissement des journées de travail, en sollicitant moins l'attention de l'ouvrier, résultait en une augmentation de la productivité [Marx, 1967, p. 410-412].

151-C

sensation pour un sujet³. Dans l'environnement de plus en plus sophistiqué des laboratoires, la sensation est devenue un effet ou un ensemble d'effets produits technologiquement et utilisés pour décrire un sujet compatible avec ces conditions techniques. De ce fait, la signification de l'attention comme étant une faculté « intérieure » s'avérait désuète, et l'attention fut dès lors comprise comme une quantité ou un ensemble d'effets qui pourraient être mesurés ou observés de l'extérieur. Plus précisément, elle a été étudiée selon des réponses à des stimuli produits mécaniquement, souvent de nature électrique et de contenus abstraits, ce qui a permis une détermination quantitative des capacités sensorielles d'un sujet percevant⁴. Dans le cadre de ce vaste projet, le modèle plus ancien selon lequel la sensation était entendue comme quelque chose *appartenant* à un sujet devenait obsolète. La sensation n'avait désormais de pertinence empirique que selon des mesures de grandeur renvoyant, d'une part, à des quantités précises d'énergie (par exemple, la lumière) et, d'autre part, à des temps de réaction mesurables et à d'autres formes de performances. On ne saurait trop souligner à quel point, à partir des années 1880, l'idée classique de la sensation cesse d'être une composante significative de l'image cognitive qu'on se fait alors de la nature.

Cependant, tout comme l'expansion de la psychométrie (par quoi l'on désigne toute tentative de quantification ou de mesure des processus mentaux) dans les sciences humaines a soit diminué soit altéré l'importance de la sensation subjective, le travail d'un grand nombre de penseurs, tels que William James, Friedrich Nietzsche, Henri Bergson et Charles S. Peirce, mais aussi le travail de peintres comme Seurat et Cézanne ont contribué à

3 Voir la riche discussion sur les problèmes scientifiques et philosophiques soulevés par les modèles de sensation de la fin du XIX^e siècle chez Émile Meyerson [1932, p. 571].

4 Sur la transformation technologique de la physiologie et de la psychologie au XIX^e siècle, voir Timothy Lenoir [Lenoir, 1986]. Pour des suggestions sur la possibilité d'une histoire culturelle de l'électricité « qui se pencherait sur les manières spécifiques par lesquelles elle aurait formé la subjectivité », voir Felici McCarran [1995, p. 763].

problématiser la conception classique de la sensation. James et Bergson, notamment, ont explicitement remis en question la notion d'une sensation pure ou simple, sur laquelle se fondait l'associationnisme. Tous deux ont soutenu que toute sensation, aussi élémentaire qu'elle puisse paraître, constitue toujours un amalgame constitué de souvenirs, de désir, de volonté, d'anticipation et d'expérience immédiate. En même temps, toutefois, leur travail n'offrirait que peu de soutien à l'idée d'une perception esthétique « pure » ou autonome. Peirce a lui aussi réfuté l'idée de sensations « immédiates », affirmant qu'elles sont les complexes irréductibles de l'association et de l'interprétation⁵. Ernst Mach a continué d'employer le mot « sensations », mais en le redéfinissant afin qu'il indique les « éléments » psychiques qui ne pourraient pas apporter la connaissance d'un « vrai » monde extérieur. Au cœur de cette réorganisation de l'expérience perceptuelle, dont je n'ai fait ici qu'effleurer les contours, il convient de repérer une lutte concernant la manière dont la sensation et les stimuli sont interprétés, considérés et utilisés.

La problématique de l'attention ne concernait plus alors des activités neutres et intemporelles comme respirer ou dormir, mais l'émergence d'un modèle de comportement précis avec une structure historique – comportement qui s'articulait à des normes socialement déterminées et qui participait de la formation d'un milieu technologique modernisé. Toute personne familiarisée avec l'histoire de la psychologie moderne connaît l'importance symbolique de l'année 1879, où Wilhelm Wundt établit le premier laboratoire de psychologie au monde à l'université de Leipzig⁶ [Danziger, 1990, p. 17-33 ; Deleule, 1992]. Indépendamment du caractère spécifique du projet intellectuel de Wundt, cet

5 Charles Saunders Peirce, « Some consequences of four incapacities », p. 56-62 (traduction française : « Quelques conséquences de quatre incapacités », trad. Gérard et Janice Deleudale, en ligne sur <www.bal.at.fr>).

6 Occasionnellement, la priorité du laboratoire de Wundt est défitée en faveur du « laboratoire » assemblé par William James dans Laurence Hall à Harvard en 1875, où il a réalisé des démonstrations pour ses étudiants, mais n'a pas conduit ou amorcé par la suite un quelconque programme de recherche expérimentale durable.

151 - D

quelque chose de nouveau, et cela vaut particulièrement lorsqu'elle est tirillée par d'autres impressions sensorielles puissantes qui essaient de la distraire [von Helmholtz, 1962, p. 498].

Contrairement aux conceptions précédentes de la visualité, la mobilité, la nouveauté et la distraction se sont vues identifiées comme étant des éléments constitutifs de l'expérience perceptuelle. Même certains des plus ardents défenseurs du progrès technologique ont reconnu que l'adaptation subjective aux nouvelles vitesses perceptuelles et à la nouvelle surcharge sensorielle ne serait pas sans difficulté. Nordeau prédisait :

La fin du xx^e siècle verra donc vraisemblablement une généralisation à laquelle il ne sera pas nuisible de lire journalièrement une douzaine de mètres carrés de journaux, d'être constamment appelée au téléphone, de songer simultanément aux cinq parties du monde, d'habiter à moitié en wagon ou en nacelle aérienne, et de suffire à un cercle de dix mille connaissances, camarades et amis. Elle saura trouver ses aises au milieu d'une ville de plusieurs millions d'habitants [Nordeau, 1894, p. 532].

Ce que ni lui ni ses contemporains n'avaient saisi alors, c'est que la modernisation n'était pas un ensemble précis de changements ponctuels, mais un processus continu et en perpétuelle modulation, qui ne s'interromprait jamais pour permettre à la subjectivité individuelle de s'y accommoder et de « combler son retard ».

L'attention du consumérisme

Évidemment, vers la fin du xix^e siècle, l'attention est devenue un problème parallèle à l'organisation précise et systématique de la force de travail et de la production par le capitalisme industriel. Toutefois, même si le fonctionnement global du capitalisme a muté au cours du xx^e siècle vers des phases post-industrielles fondées sur l'information-communication, l'attention comme problème subjectif et social conserve un caractère persistant. Pour rendre cela plus concret, considérons un des lieux où un modèle influent d'un sujet attentif a été approfondi, et où

Qu'est-ce que l'économie de l'attention ?

espace du laboratoire, avec ses procédures de recherche nouvellement codifiées et ses appareils finement calibrés, est devenu le modèle pour toute l'organisation sociale de l'expérimentation psychologique quant à l'étude d'un sujet attentif à un vaste éventail de stimuli artificiellement produits⁷. Pour paraphraser Foucault, c'était un des espaces pratiques et discursifs de la modernité où les êtres humains ont « problématisé ce qu'est un sujet » [Foucault, 1984, p. 18].

Ce problème a été élaboré à l'intérieur d'un système économique émergent, qui exigeait des sujets attentifs dans un large éventail de nouvelles tâches productives et spectaculaires, mais dont les mouvements internes étaient continuellement en train d'éroder la base de toute attention disciplinaire. Une partie de la logique culturelle du capitalisme demande que nous acceptions comme « naturelle » cette alternance rapide de notre attention à passer d'une chose à l'autre [Jameson et Stephenson, 1989, p. 46]. Le capital, comme principe d'échange et de circulation accélérés, a nécessairement produit cette sorte d'adaptabilité perceptuelle humaine, au point de devenir un régime de distraction et d'attention réciproques. L'explication de la vision subjective proposée par Helmholtz dans son *Manuel d'optique physiologique* définit la vérité de l'observateur en termes de compatibilité innée avec cette organisation de l'expérience :

Il est naturel pour l'attention d'être distraite d'une chose au profit d'une autre. Aussitôt que l'intérêt envers un objet a été épuisé et qu'il n'y a plus rien de nouveau à y percevoir, il est transféré à quelque chose d'autre, même contre notre volonté. Lorsque nous souhaitons concentrer notre attention sur un objet, nous devons constamment chercher à y trouver

7 Les études sur l'attention, comme presque tous les travaux importants en psychologie expérimentale à la fin du xix^e siècle, ont évidemment impliqué des cobayes humains répondant à des caractéristiques démographiques et sociologiques spécifiques telles que l'âge, le genre, la classe sociale. Il est bien connu, par exemple, que, dans les dix premières années de l'opération du laboratoire de Wundt à Leipzig, ses sujets étaient presque exclusivement ses propres étudiants mâles. Il en allait de même du travail de James McKeen Cattell à la Columbia University dans les années 1890. Voir sur ce point [Danziger, 1988].

151 - E

dans la centralité croissante de l'écran d'ordinateur comme véhicule principal de la distribution et la consommation des marchandises de divertissement électronique.

La compréhension qu'Edison a rapidement développée de la relation économique entre le *hardware* et le *software* (les machines pour faire des films, celles avec lesquelles on peut voir des films, et les films eux-mêmes) a coïncidé avec des modèles émergents (et durables) d'intégration verticale de ces sphères de production au sein d'une seule entreprise. Le premier produit technologique d'Edison, un hybride entre un télégraphe et un téléscripteur, au début des années 1870, est paradigmatique en ce qu'il présage des arrangements technologiques ultérieurs, y compris ceux de la fin du XX^e siècle : l'indistinction entre l'information et les images visuelles, et la transformation d'un flux quantifiable et abstrait en un objet de consommation attentive. La compréhension qu'avait Edison de certaines des caractéristiques systémiques du capitalisme, tel qu'il a évolué dans les années 1880 et 1890, souligne la nature abstraite des produits qu'il a « inventés » : son travail était inséparable de la fabrication continue de nouveaux besoins et de la restructuration subséquente du réseau de relations dans lequel de tels produits seraient consommés⁹. Des entrepreneurs innovants plus récents comme Steven Jobs, Bill Gates et Andrew Grove sont des participants tardifs à ce même projet historique de rationalisation et de modernisation perpétuelles.

Au début du XXI^e siècle comme à la fin du XIX^e, la gestion de l'attention dépend de la capacité d'un observateur à s'ajuster aux reconfigurations continues des manières dont un monde sensible peut être consommé. À travers l'évolution des modes de production, l'attention a continué d'être une immobilisation disciplinaire aussi bien qu'une accommodation du sujet au

9 Pour une discussion plus étendue de cet héritage du travail d'Edison dans le XX^e siècle, voir mon « Dr. Mabuse and Mr. Edison » (Crary, 1996). Pour quelques explications de l'adaptation subjective et pratique requise par l'innovation technologique accélérée, voir Edward Tenner [1996, p. 161-209], Gene I. Rochlin [1997, p. 29-32], et David Shenk [1997, p. 35-50].

Qu'est-ce que l'économie de l'attention ?

certains éléments d'un système moderne de transformation et d'adaptabilité perceptuelles ont été formulés : le travail de Thomas Edison. Edison est un symbole célèbre, à la fin du XIX^e siècle, du passage au capitalisme d'entreprise centralisé (bien que sur certains aspects son entreprise ait conservé des pratiques préindustrielles, et que d'autres aspects aient déjà pointé vers les caractéristiques d'une économie fondée sur l'information et les communications). C'est à l'intérieur de cette évolution que nous pouvons situer sa prise de distance vis-à-vis des techniques antérieures, appartenant au XIX^e siècle, d'affichage, d'exposition et de consommation, au profit de paradigmes qui deviendront dominants au XX^e siècle.

L'importance d'Edison n'incombe pas à un quelconque dispositif ou à une invention particulière, mais découle plutôt de son rôle dans l'émergence, à partir des années 1870, d'un nouveau système de quantification et de distribution [Hugues, 1983]. Raymond Williams situe plus tard les origines de ce système, pour ce qui est de la radio et de la télévision, mais son analyse est applicable à la majeure partie de la production d'Edison : un système « principalement conçu pour la transmission et la réception de processus abstraits, avec peu ou pas de définition du contenu préexistant » [Williams, 1975, p. 25]. Pour Edison, le cinéma, par exemple, n'a pas de signification en lui-même : il s'agissait simplement d'une des façons potentiellement infinies de dynamiser et d'activer un espace de consommation et de circulation⁸.

Edison envisageait le marché par rapport à la manière dont des images, des sons, de l'énergie ou de l'information pourraient être reconfigurés en marchandises mesurables et distribuables, de telle façon qu'un champ social de sujets individuels puisse être arrangé en unités de consommation de plus en plus distinctes et spécialisées. La logique derrière le kinéscope et le phonographe – c'est-à-dire la structuration de l'expérience perceptive d'un sujet solitaire plutôt que d'un sujet collectif – est rejouée aujourd'hui

8 Pour un récit généalogique de grande valeur, dans lequel la préhistoire du cinéma et de la télévision se chevauchent dans les années 1850, voir l'ouvrage de Siegfried Zielinski [1989, p. 19-93].

151-F

simplement une question psychologique, mais que son activité peut être démontrée au niveau neuronal, tandis que d'autres pensent que cela restera toujours un phénomène plus insaisissable [Posner et Dehaene, 1994, p. 75]. Quels que soient les mérites relatifs des différentes théories, l'attention a prouvé qu'elle était un problème remarquablement persistant au sein du contexte disciplinaire général des sciences sociales et du comportement¹¹.

Troubles déficitaires ou économie pathogène de l'attention ?

Au cours de ces dernières années, on nous a rappelé la durabilité de l'attention en tant que catégorie normative du pouvoir institutionnel, sous la forme de la douteuse classification de « Troubles déficitaires de l'attention » (ou TDA), label assigné aux élèves ingérables. Sans entrer dans de plus vastes questions, comme celles de la construction sociale de la maladie, il en ressort que l'attention continue d'être posée comme une fonction normative et implicitement naturelle, dont la déficience produit une série de symptômes et de comportements qui perturbent de diverses façons la cohésion sociale¹². Une récente étude sur les TDA déclare que « ce qui est déficient, c'est le contrôle exercé par les règles sur le comportement », rendant par là explicite que la vraie inquiétude concerne les comportements dirigés par les

11 Une approche différente du problème de l'attention peut être trouvée dans quelques domaines de recherche de la philosophie analytique du xx^e siècle, où des distinctions sont faites entre différents concepts tels que la « constatation », l'« intérêt », le « savoir », la « pleine conscience ». Voir, par exemple, la discussion des « concepts d'avertissement » (*heed concepts*) dans le livre de Gilbert Ryle [2005] et la présentation générale de A. R. White [1964].

12 A la fin des années 1870, l'inattention a été largement associée à un ensemble de comportements sociopathes, par exemple dans l'œuvre de Cesare Lombroso [1887, p. 424-426]. L'un des premiers apports sociologiques exhaustifs à la question de l'attention est le livre de Théodule Ribot, *Psychologie de l'attention* (1889), dans lequel les déterminations de trace, de genre, de nationalité et de classe étaient au centre de ses évaluations. Ce livre est l'une des sources des réflexions de Max Nordeau sur l'attention [Nordeau, 2005 (1894)].

Qu'est-ce que l'économie de l'attention ?

changement et à la nouveauté – aussi longtemps que la consommation de nouveauté était intégrée à l'intérieur de formes répétitives.

Depuis la fin du xviii^e siècle, le problème de l'attention est plus ou moins demeuré au centre de la recherche empirique institutionnelle et au cœur du fonctionnement d'une économie capitaliste de consommation¹⁰. On pourrait montrer de façon assez convaincante que, durant l'hégémonie du béhaviorisme, qui a commencé au début du xx^e siècle, et plus particulièrement dans les années 1920 et 1930, l'attention, de pair avec l'idée d'un « processus mental », était proscrite ou marginalisée comme un objet explicite de recherche. Mais en fait, sans prendre en considération les poèmes de terminologie, le régime de recherche sur le stimulus-réponse était fondé dans son entier sur les capacités d'attention du sujet humain (ou même animal). Il a été avancé que les difficultés rencontrées pour utiliser efficacement les nouvelles technologies durant la Seconde Guerre mondiale ont été en partie à l'origine d'une nouvelle vague de recherche sur l'attention : il y avait des problèmes de « vigilance », en ce qui concerne, par exemple, le balayage continu des écrans radar par les opérateurs humains. Au cours de ces dernières décennies, dans le contexte d'un champ de connaissances et de recherche neurologique drastiquement transformé, il n'est pas rare de rencontrer des affirmations, telles que celles de Popper et Eccles, selon lesquelles le caractère unitaire de l'esprit conscient de lui-même est inséparable de l'attention [Popper et Eccles, 1977, p. 361-362]. Plus récemment, le neurologue Antonio Damasio a soutenu que, « sans une attention de base et une mémoire qui travaille, il n'y a aucune perspective d'activité mentale cohérente » [Damasio, 1994, p. 197]. Une grande partie de la recherche contemporaine est fondée sur l'hypothèse selon laquelle l'attention n'est pas

10 Pour une étude des récents travaux en psychologie de l'attention, voir Harold E. Pashler [1998] et les positions de recherche représentées par Raja Parasuraman et David Roy Davies [1984], David I. Mostofsky [1970] et A. H. C. Van Der Heijden [1992]. Un ensemble d'approches sociologiques et anthropologiques sont compilés dans le livre de Michael A. Chance et Roy L. Larsen [1976].

151-G

règles [Barkley, 1990, p. 24]. Lorsqu'on lit la littérature sur les TDA, on retrouve régulièrement une partie du langage et des évaluations propres à Ribot et à Nordeau dans les années 1890, particulièrement en ce qui concerne l'énumération des symptômes. Les enfants sujets aux TDA sont ainsi ceux qui « ne se concentrent pas, n'écoutent pas, refusent de prêter attention et ne suivent pas les règles. [...] Ils ne peuvent pas tenir en place, ils parlent excessivement, à tort et à travers, gigotent et jettent des *non sequiturs* dans la conversation » [Wallis, 1994, p. 49]. Bien sûr, une des distinctions qui séparent les discussions contemporaines de celles du siècle passé est l'insistance sur le fait que les TDA ne sont pas liés à une quelconque faiblesse de la volonté, qu'ils n'impliquent pas de responsabilité personnelle. Même après qu'ils ont admis qu'il n'y a absolument aucune confirmation expérimentale ou empirique d'un diagnostic de TDA, les auteurs d'un des livres les plus vendus sur le sujet déclarent toutefois :

Souvenez-vous que ce que vous avez, c'est une condition neurologique. Elle est transmise génétiquement. Elle est causée par la biologie, par la façon dont votre cerveau est configuré. Ce n'est *pas* une maladie de la volonté, ni une chute de moral, ni une quelconque sorte de névrose. Ce n'est pas provoqué par une faiblesse de caractère, ou par un échec dans le développement vers la maturité. Son remède ne se trouve pas dans la force de la volonté, ni dans la punition, ni dans le sacrifice, ni dans la douleur. Souvenez-vous toujours de cela. Quoi qu'elles fassent, beaucoup de personnes sujettes aux TDA ont de grandes difficultés à accepter le syndrome comme quelque chose d'enraciné dans leur biologie, plutôt que comme une faiblesse de caractère [Hallowell et Ratey, 1994, p. 247].

D'autres chercheurs plus prudents admettent qu'il est difficile d'établir un quelconque critère de dépistage cohérent pour cette condition, la désignant comme un « désordre infantile plutôt insaisissable » [Kirby et Grimley, 1986, p. 5].

Nous apprenons des « experts » de notre époque que cette condition se caractérise par « une impulsivité, un court temps d'attention, une propension à la frustration, une tendance à

l'inattention, une agressivité et, à des degrés variables, une hyperactivité » [Blau, 1993]. Le diagnostic de TDA chez les adultes est de plus en plus lié à des sensations de sous-performance, de telle sorte que n'importe quelle difficulté économique ou d'insécurité sociale est maintenant envisagée comme un échec dans l'application attentive à soi-même des standards de performance et de « réussite » idéologiquement déterminés¹³ [Murphy et Levert, 1995].

Dans une culture fondée avec tant d'insistance sur des temps d'attention courts, sur la logique du *non sequitur*, sur la surcharge perceptive, sur l'éthique générale du « dépassement » et sur la célébration de l'agressivité, il est insensé de pathologiser ces formes de comportement ou de chercher les causes de ce désordre imaginaire dans la neurochimie, l'anatomie du cerveau et les prédispositions génétiques. Bien entendu, il y a quelques chercheurs qui comprennent comment l'individu est capturé entre les dislocations subjectives de la modernisation et les impératifs de la discipline institutionnelle et de la productivité. Autrement dit, le comportement catégorisé comme TDA est simplement l'une des nombreuses manifestations des injonctions paradoxales qui marquent notre culture, des modes contradictoires de performance et de cognition qui sont continuellement exigés ou incités par elle. Un écrivain a questionné ironiquement ce paradoxe :

Plusieurs, si ce n'est la majorité, des enfants hyperactifs sont apparemment capables de maintenir leur attention sur des durées tout à fait conséquentes dans des situations de grand intérêt, comme regarder des émissions de télévision ou jouer à des jeux vidéo [Pelham, 1981, p. 20].

L'économie de l'attention entre sociétés disciplinaires et société du spectacle

Dans le cadre de la vaste reconfiguration physiologique de la subjectivité qui s'est opérée au cours du XIX^e siècle,

13 Chez Kevin R. Murphy et Suzanne Levert, les symptômes des TDA incluent des capacités faibles de gestion, de communication et d'organisation sur le lieu de travail. Voir également l'excellente présentation des TDA par Lawrence H. Diller [1998].

151-H

L'attention, sous presque toutes les multiples théorisations dont elle a fait l'objet, était inséparable de l'effort physique, du mouvement, ou de l'action. Pendant la période que j'examine ici, l'attention prenait généralement la forme d'un observateur, qui était tout à fait « corporel » [embodied¹⁴], et pour qui la perception coïncidait avec son activité physiologique ou motrice.

Pour être plus précis, nous pouvons répertorier trois modèles particulièrement importants à travers lesquels l'attention était comprise comme un mouvement. Des éléments de ces modèles pouvaient occasionnellement s'entrecroiser, mais la plupart du temps, ils occupaient des places relativement incompatibles. (1) L'attention comme processus de *réflexe* est traitée comme une composante de l'adaptation mécanique d'un organisme aux stimuli d'un environnement. L'important est, ici, l'héritage évolutionniste de l'attention et ses origines dans les réponses perceptuelles *involontaires* et instinctives. (2) L'attention comme déterminée par les opérations de divers processus ou forces *automatiques* ou inconscients est une position qui s'articule de nombreuses manières, commençant avec Schopenhauer, Janet, Freud et beaucoup d'autres. (3) Finalement, l'attention comme une activité déterminée et *volontaire* du sujet est conçue comme une expression de son pouvoir autonome d'organisation active, qui lui permet de s'imposer sur le monde perçu. Mais même ceux qui ont défendu cette dernière position, comme James ou Bergson, ont immédiatement reconnu la proximité entre attention volontaire et états automatiques ou involontaires, tout en estimant les limites entre ces deux états d'attention.

L'important, c'est que la « distraction moderne » n'était pas une perturbation des modes plus stables ou plus « naturels » de perception soutenue et valorisée, qui avaient existé pendant des siècles auparavant, mais, tout au contraire, que cette distraction était un *effet*, et dans de nombreux cas un élément constitutif, des

14 La notion d'*embodiment* désigne la présence incontournable de notre corps matériel jusque dans nos expériences mentales ou virtuelles apparemment décorporées. On emploiera ici *corporation/corporé* pour rendre l'anglais *embodiment/embodied* (NDT).

nombreuses tentatives visant à produire de l'attention chez des sujets humains. Si la distraction apparaît comme un problème à la fin du XIX^e siècle, elle est inséparable de la construction, en parallèle, d'un observateur attentif dans des domaines variés. Bien que Benjamin, dans certains de ses travaux, se livre à une certaine apologie de la distraction (suggérant que la perturbation inhérente aux chocs et à la distraction ouvrirait la possibilité de nouveaux modes de perception), il le fait dans le cadre d'une dualité fondamentale, au sein de laquelle une contemplation concentrée, purifiée de la surabondance de stimuli de la modernité, était le terme opposé. « La distraction et la concentration sont des pôles opposés », déclare Benjamin dans sa célèbre discussion sur l'architecture et le cinéma, considérés comme deux paradigmes de la « réception moderne dans un état de distraction » [Benjamin, 2013, § xv]. Je défends au contraire la thèse que l'attention et la distraction ne peuvent être pensées hors d'un continuum, au sein duquel les deux états se mêlent sans arrêter l'un à l'autre, à l'intérieur d'un champ social où les mêmes impératifs et les mêmes forces appellent à la fois à l'attention et à la distraction. [...]

Si l'attention est restée un problème persistant au cours du siècle dernier, je ne prétends nullement que les dispositifs de pouvoir ou de contrôle (avec lesquels l'attention est entrelacée de façon ambivalente) se soient maintenus de façon durable et inviolable. Au contraire, l'une des raisons pour lesquelles l'attention continue d'être un problème est que les transformations des organisations du pouvoir et les changements des modèles de subjectivation ont, tout au long du XX^e siècle, exigé des remodelages réciproques des comportements attentionnels. Une tâche hors de la portée de ma recherche serait de répertorier les évolutions des relations que l'attention a pu entretenir avec les différents systèmes, institutions et relations machiniques, de façon à identifier plus précisément des continuités pertinentes entre la fin du XIX^e siècle et notre époque. Cela impliquerait aussi d'examiner les façons très diverses selon lesquelles l'attention a été à la fois une stratégie de contrôle et un point de résistance et de dérive, ou plus souvent un amalgame des deux. Mon travail tente de prendre en

151-1

considération certains des éléments qui ont constitué le début de cette vaste histoire, que nous aurions tous grand intérêt à mieux comprendre.

J'ai déjà suggéré de quelles façons l'attention prit la forme d'un objet d'étude dans sa relation à l'organisation et à la gestion concrète de l'éducation et du travail. En ce sens, elle est indiscutable des opérations de ce que Foucault a appelé des institutions « disciplinaires », mais elle constitue une inversion de son modèle panoptique, dans lequel le sujet est un *objet* de l'attention et de la surveillance. En ce sens, la notion moderne d'attention apparaît comme un signe de reconfigurations de ces mécanismes disciplinaires. Si la société disciplinaire était, à l'origine, constituée autour de procédures par lesquelles le corps était littéralement confiné, physiquement isolé et régimenté, ou assigné à un poste de travail, Foucault établit clairement que ces procédures étaient les premières expériences relativement brutes d'un processus en cours visant au perfectionnement et à la redéfinition de tels mécanismes. Au début du xx^e siècle, le sujet attentif s'inscrit dans un processus d'*internalisation* des impératifs disciplinaires, qui implique que les individus soient rendus plus directement responsables de leur propre utilisation efficace et profitable au sein des divers dispositifs sociaux. Et il est certain que les tentatives de détermination des limites d'une attention « normative », à la fin du xix^e siècle, prenaient part à cette transformation.

Cependant, si l'attention peut être située dans l'analyse foucauldienne de la modernisation occidentale, elle mérite aussi d'être comprise dans le cadre de la théorisation d'une « société du spectacle » par Guy Debord¹⁵ [1992, p. 9]. Le travail de Debord et celui de Foucault peuvent sembler distants l'un de l'autre, et les deux défendent certainement des formes différentes de pensée, de critique et d'intervention politique. Malgré la disqualification par Foucault de la notion de spectacle comme explication pertinente de la société moderne, on note quelques entrecroisements

15 Il ne faut pas oublier que Guy Debord décrit le spectacle par l'expression « comportement hypnotique » dans les pages d'ouverture de sa *Société du spectacle*.

importants entre les modèles d'une société disciplinaire et d'une société du spectacle. Le travail de Debord est souvent associé aux significations simplistes du titre de son livre, ne prenant pas en compte une caractéristique essentielle de la société du spectacle : plutôt que d'insister sur les effets des mass-médias et de leur imagerie visuelle, Debord met l'accent sur le fait que le spectacle est (paraphrasant quelque peu la *Gesellschaft* de Ferdinand Tönnies) le développement d'une technologie de la séparation. C'est la conséquence inévitable de la « restructuration d'une société sans communauté » par le capitalisme¹⁶ [Debord, 1992, p. 149]. L'idée débordienne du spectacle comme constitué de multiples stratégies d'isolation est à lire en parallèle aux opérations définies par Foucault dans *Surveiller et punir* visant à la production de sujets dociles ou, plus précisément, à la réduction du corps à une force politique. L'identification par Max Weber d'une « isolation interne à l'individu » comme fondement de la modernité capitaliste se tient derrière ces deux penseurs¹⁷ [Weber, 1991]. De plus, Debord et Foucault définissent tous deux des mécanismes de pouvoir *diffus*, par lesquels des impératifs de normalisation ou de conformité infiltrent la plupart des couches de l'activité sociale pour être subjectivement internalisés.

C'est dans ce sens que la gestion de l'attention – qu'elle passe par des formes précoces de culture de masse à la fin du xix^e siècle

16 La nécessité de détruire les possibilités de communauté faisait déjà partie de la technologie de l'attention au début du xx^e siècle : « Mais différents facteurs du réarrangement de leurs fondations selon les principes d'organisation scientifique ont changé la position des travailleurs de sorte que les conversations deviennent plus difficiles, voire impossibles. Les résultats reportés semblent être, et ce partout, une augmentation significative de la production. L'individu concentre son esprit sur la tâche avec une intensité qui semble au-delà de celle qu'il atteint tant que son attitude interne est en accord avec le contact social » [Münsterberg, 1913, p. 209].

17 Le travail d'Henri Lefebvre était directement significatif pour Debord : « C'est le conflit entre une certaine "atomisation" (cent fois dénoncée unilatéralement) de la vie et une sur-organisation qui l'enserme, l'accompagne et sans doute la présuppose. La socialisation de la société se poursuit. Le réseau de relations et de communications devenant plus dense, plus efficace, en même temps l'isolement de la conscience individuelle et la méconnaissance du "prochain" s'aggravent » [Lefebvre, 1962, p. 189].

151-J

ou qu'elle passe, plus tard, par la télévision ou l'ordinateur (tout au moins dans leur forme les plus massivement répandues) – a peu à voir avec le contenu visuel de ces écrans, et bien davantage avec une stratégie plus large de gestion des individus¹⁸. Le spectacle ne concerne pas essentiellement l'*acte de regarder* des images, mais plutôt les conditions de construction qui individualisent, immobilisent et séparent les sujets, même au sein d'un monde dans lequel la mobilité et la circulation sont omniprésentes¹⁹. Ainsi l'attention devient la clef de l'opération des formes de pouvoir non coercitives. C'est pourquoi il n'est pas inapproprié de réunir des objets optiques ou technologiques apparemment différents : ils sont similaires au regard de l'arrangement des corps dans l'espace, des techniques d'isolation, de cellularisation et, par-dessus tout, de séparation. Le spectacle n'est pas une optique du pouvoir, mais son architecture. La télévision et l'ordinateur personnel, même s'ils convergent maintenant vers un unique modèle de fonctionnement machinique, sont des processus antinomiques visant à fixer et à *strier*. Ce sont des méthodes de gestion de l'attention qui utilisent le cloisonnement et la sédentarisation, rendant les corps contrôlables et utiles simultanément, même lorsqu'ils simulent l'illusion du choix et de l'« interactivité ».

Traduction : Stéphanie Roussel, Marie-Pier Sansregret et Paul Poncet.

18 Raymond Williams situe la télévision dans une logique technologique et économique de « privatisation mobile » [Williams, 1975, p. 26].

19 Voir l'explication de Debord ainsi que les questions de la distraction, de la distance, et de la séparation chez Hal Foster (2005).

151-K